

Y a-t-il des issues à l'impasse du gouvernement au Liban

SALAH ABOUJAOUDE, S.J.

« On domine plus facilement les peuples en excitant leurs passions qu'en s'occupant de leurs intérêts »

(Gustave le Bon)

Le recours habituel des politiciens confessionnels traditionnels aux revendications telles que l'adoption du fédéralisme, la suppression du confessionnalisme politique, la fondation de l'Etat laïc ou l'application de la laïcité, fait partie d'un coup de théâtre synchronisé dans leur lutte pour agrandir leur pouvoir et/ou obtenir des prérogatives. En effet, ces propos n'ont jamais été des projets sérieux, intégrés et applicables, en vue d'un nouveau système pour le pays. Au contraire, ils ne sont qu'une manœuvre intentionnelle dont le but essentiel est de réveiller les obsessions latentes du sentiment confessionnel. Un réveil qui se traduit par l'attisement du soupçon, de la peur, des préjugés et des stéréotypes à l'égard de l'autre qui redevient l'adversaire. Des conséquences néfastes découlent de cet acte sur le pays et la société certes, mais par contre, le butin est inestimable pour les politiciens confessionnels, et ceci à double titre. D'une part, ils affermissent leur position à l'égard de leurs antagonistes en consolidant leur représentativité respective de leur *taëfa*. D'autre part, ils s'imposent encore davantage comme les chefs uniques et les garanties incontournables de leurs coreligionnaires.

Cette exploitation exacerbée du sentiment confessionnel -quoique par des projets en apparence visant une solution de l'impasse libanaise- transforme sur la durée le groupement confessionnel en simple foule. En effet, ce discours augmente la distance vis-à-vis de l'adversaire et accompagné d'une identification du bien du groupement au bien du chef-garant. Donc, le raisonnement est sacrifié en faveur de l'émotion voire de l'instinct, et la foule se soumet à celui qui prétend être son sauveur ou le défenseur du bien-être et de la liberté de sa *taëfa*. Alors, elle devient prête à réaliser des actes téméraires. Comme Gustave Le Bon le dit d'ailleurs : « Ce n'est pas le besoin de la liberté, mais celui de la servitude qui domine toujours dans l'âme des foules. Elles ont une telle soif d'obéir qu'elles se soumettent d'instinct à qui se déclare

leur maître ». Dans une telle ambiance, l'obéissance au chef se fait sans discussion ni plainte. Représentant dans l'imaginaire de la foule les symboles de la religion et sa pérennité, le chef devient un article de foi. Son discours ressemble au dogme qui remplace la connaissance selon Platon, dans le sens que les critères de la connaissance sont la vérité que l'on peut vérifier à travers l'expérience, tandis que les mots du chef alimentent les esprits d'une manière mobilisatrice et aveugle, et deviennent le critère de l'acte et l'argument évident.

Or la situation s'aggrave encore davantage lorsque le chef se distingue aussi par un talent rhétorique qui le relie à une idée fixe qu'il embrasse profondément jusqu'à l'ivresse. En revanche, à cause de cette dérive, la foule élimine inconsciemment tout sens de responsabilité nationale et perd tout sens de la modération sans laquelle la stabilité fragile du pays se verra brusquement évincée. La foule devient en fait tiraillée entre deux positions selon les intérêts et les insinuations du chef : soit elle se laisse emporter par l'hostilité et le négativisme au point de recourir à la violence, soit elle se range dans l'inertie et le quiétisme en attendant un nouvel ordre. Un observateur de l'extérieur pourrait se consterner en regardant les Libanais tous affamés, humiliés, en faillite, et pourtant n'arrivent pas à s'unifier pour réclamer le départ de la classe politique corrompue et la sortie du confessionnalisme en faveur de l'Etat de droit et les droits de l'homme ; bien au contraire, il les voit divisés, prêts à défendre leurs bourreaux à tout prix. C'est la logique de la foule qui règne !

L'idée fixe du chef et les slogans rigides qu'il soulève s'enracinent, bien évidemment, dans les éléments culturels propres à sa *taëfa*. En effet, il s'agit des expressions qui représentent aux yeux de la foule une question de vie ou de mort, puisqu'elles parlent émotionnellement de la confession contribuant à renforcer ses liens intrinsèques quoique d'une manière ambiguë. Autant que le discours du chef s'enflamme, autant que la contagion de l'insinuation se répand à la vitesse de l'éclair dans les milieux de la *taëfa* tout en créant une ambiance de partialité imposante. Même les membres de la *taëfa* qui ne se laissent pas prendre dans l'illogisme de la foule, deviennent prisonniers de cette condition, non seulement incapables d'influencer le cours des événements, mais se voient accusés de trahison, de lâcheté ou de manque de vision. Tandis que la foule de plus en plus hantée par le discours du chef, encline à le diffuser et le défendre aveuglement. Ce que Vaclav Havel dit à

propos de l'individu qui « perd peu à peu la notion de son être » comme il est « ballotté, manipulé et automatisé » par le pouvoir, s'applique aussi à la foule confessionnelle. Il s'agit bien d'une foule hypnotisée !

Sans aucun doute, le mouvement du 17 octobre est une lueur d'espoir que les politiciens confessionnels traditionnels cherchent par tous les moyens à étouffer et empêcher son resurgissement puisqu'il va à l'encontre de l'exploitation du fait confessionnel et l'illogisme de la foule. Il représente le moment de la naissance de l'individu libanais, du citoyen qui veut ériger un pays démocratique et lui accorder son allégeance sans faille. Désormais deux réalités s'affrontent au Liban : la foule et le peuple ; le sujet et le citoyen ; deux visions s'affrontent : celle d'un Liban condamné à la faiblesse, à la déchirure, à la corruption et à la soumission au fait confessionnel, et celle d'un Liban moderne qui croit en la démocratie, la liberté et les droits de l'homme ; deux amours s'affrontent : l'amour de la patrie et l'amour des chefs des *tawaëfs*. La bataille sera longue et dure, mais comme le dit H.J. Brown : « face à la roche, le ruisseau l'emporte toujours, non pas par la force mais par la persévérance ».